

AVANT PROPOS

La Mue

Au soir de ce 30 juin 1986 la rue de Metz à Toulouse paraissait toute alanguie par la surchauffe d'un méchant soleil d'été. Il était environ 20 heures, la canicule en décruce avait laissé des traces, les briques roses des immeubles faisant office de chaufferette libéraient dans la rue la chaleur du jour emmagasinée dans la muraille. Il n'y avait pas foule, à peine quelques piétons suffoquants et débraillés qui regagnaient leur domicile. Du sol montait un curieux cocktail âcre et chaud de poussière grisâtre et d'odeur d'asphalte mou.

Donc à quelques minutes près il était vingt heures quand André-Léopold de LABASOCHE quitta comme à l'accoutumée son bureau proche de la place Esquirol pour remonter cette rue de Metz empourprée par les rayons du soleil couchant. Apparemment rien que du banal, la banalité au quotidien du trajet d'un rond de cuir entre son bureau et ses pénates sans cesse répétée depuis des lustres. Pour André-Léopold de LABASOCHE ce cheminement était d'ordinaire l'occasion de cogiter, d'élaborer, de peaufiner ou encore de raviver en mémoire un dossier délicat, une convention particulière de servitude, un projet de partage ou de société, une liquidation de communauté entre deux ex-époux querelleurs, de se remémorer le planning du secrétariat, l'exécution ponctuelle des formalités dans le respect des délais légaux, parce que cette profession l'obligeait à épouser les espoirs et les emmerdements de ses clients. Il en était constitué dépositaire et responsable

et les transportait quotidiennement dans sa tête jusqu'au règlement final, dossier par dossier. Des tas de dossiers...

Pourtant sous le rougeoiement du ciel ce déplacement bien qu'il ne fût pas le signe d'une marche triomphale pas plus que d'une descente aux Enfers avait dans son esprit et dans son cœur un effet très particulier. Il n'avait plus à se triturer les méninges et plus rien à transporter. En lui tout à coup le vide venait de s'installer. Il avait remis tous ses dossiers à son successeur, chacun en bon ordre accompagné d'une notice explicative. André-Léopold de LABASOCHE venait de jeter l'éponge et solitaire s'en allait à la retraite par cette rue de Metz qui de chemin du boulot devenait subitement « promenade des vieux ». Déjà son allure avait changé, plus rien ne le pressait, il déambulait à petits pas. Devant, la peur de l'avenir le ralentissait, derrière un passé trop frais le titillait et lui donnait une envie bizarre de rebrousser chemin. Presque il eût crié « pouce » et fait machine arrière. A cet instant son émotion était mitigée, il était au milieu du gué, hésitant à mettre un pied devant l'autre. Il ne s'appartenait plus et se sentait dans cet état second où tout défile dans la tête comme dans celle du moribond qui paraît-il avant d'exhaler son âme assiste passivement à la rétrospective des grands moments de sa vie. Quelques moments de sa carrière en tout cas lui revinrent à l'esprit tout au long du trajet, certains émouvants, d'autres tragi-comiques. Tel le cas de ce vieux toulousain de la rive gauche au parler parfois un peu patoisant ou argotique, à l'accent du Minervois délicieusement rocailleux qui ne se lassait pas de mettre et remettre son troquet en gérance libre, chacun de ses locataires déguerpissant au bout de 4 à 5 mois, obligeant sans cesse à de nouveaux inventaires, acte et dépôt de cautionnement. Ses démarches n'étaient pas tristes. Telle cette minette acharnée à se constituer une personnalité plus avantageuse qui après s'être fait rectifier le nez et

« siliconner » les mamelles était venue s'enquérir de la procédure à suivre pour changer de prénom. Ou encore cette autre damoiselle, un peu niaise, un peu mytho, qui demandait comment récupérer les lingots d'or que sa grand mère avait, disait-elle, enfouis dans un mur de sa cave et qu'elle lui avaient « verbalement légués ». Malheureusement la mémé par trop oublieuse avait vendu subrepticement sa maison, murs et lingots compris, puis clapoté sur sa lancée sans crier gare... Avec ces évocations il affichait un léger sourire qui avait l'air de surprendre les passants qu'il croisait.

Dieu sait si André-Léopold de LABASOCHE avait voulu cette retraite et si enfin il était heureux de l'avoir. Pourtant à ce moment il avait le coeur gros. Avant d'atteindre la place Dupuy il se retourna une ultime fois pour constater que déjà entre l'achèvement de sa vie professionnelle et lui il y avait quelques hectomètres... Comme le temps passe ! Décidément cette rue de Metz n'était plus sa rue de tous les jours, le sentier battu de la routine qu'il parcourait trop machinalement. Subitement elle lui paraissait dans une nouvelle configuration le conduire par trahison vers une obscure destinée. Pauvre André-Léopold, il paraissait égaré, il sentait quelque chose de changé, d'irréremédiablement changé, à la fois détendu et « tout chose » il regardait avec des yeux nouveaux l'animation, le flux et le reflux des passants. A aucun d'eux il n'aurait plus à prêter son ministère.

C'était la sanction de sa vieillesse naissante que la retraite officialisait.

C'est vrai, à ce jour et à cette heure il avait conscience d'avoir reçu son premier coup de vieux, simplement parce qu'il venait de troquer sa peau d'actif contre celle d'un inactif. Il se préparait à une pleine mue et le changement de plumage le laissait perplexe, un peu bizarroïde, si bien qu'à peine entré dans son appartement il s'affala lourde-

ment sur son lit incommodé par ce double tiraillement de bien-être et de confusion. Mais il se ragaillardit prestement. Se relevant d'un bond il tira de sa bibliothèque un livre de Georges Simenon « L'ainé des Ferchaux », une lecture d'évasion qui ne pouvait que le détendre, ne serait-ce que parce que d'ordinaire il consacrait plutôt ses soirées à feuilleter des revues professionnelles, ce qu'il ne pouvait se permettre pendant les heures ouvrables.

Une soirée banale en soi, mais ô combien mémorable. Comme un dépucelage.

Quoi qu'on dise les premiers instants émeuvent et les premiers jours surprennent. André-Léopold de LABASOCHE en fut d'ailleurs averti longtemps à l'avance. Souvent son entourage lui répétait : « une retraite ça se prépare ». Même s'il prêta jamais à ce propos qu'une oreille distraite convaincu que si le travail s'organise, la retraite s'improvise, au pied du mur il dût se rendre à l'évidence. Bien sûr il voulait éviter le pire : se caler à longueur de temps devant la télévision dans un fauteuil douillet. Finie au quotidien la pression des rendez-vous à la chaîne : 9 heures dépouillement du courrier et préparation du travail du jour ; - 10 heures réception de Mr BERGER ; - 11 heures de Mr CARTIER ; - 14 h 30 vente CAPOUL ; -16 heures partage des consorts VIGOUROUX. Terminé tout ça. Foin des horaires et des clients, de la rigueur et de la déontologie. Cool à présent.

Oui mais quand même le temps continue implacablement sa course sans pitié. Assis ou allongé sur un fauteuil ou un rocking-chair faut-il le regarder filer en campant sur son passé pour y puiser de la mélancolie, amplifier ses nostalgies et se couper du monde actuel, se fâcher avec lui, céder par opposition de génération à la manie facile et sénile de dénigrer et faire le donneur de leçons. Chacun sait que cette attitude vous largue vite en quarantaine. Pourtant combien de barbons désabusés sitôt la retraite venue sont tombés dans ce travers, le mal des vieux ?

André-Léopold de LABASOCHE se convainc aisément de ce danger, tracassé par la hantise du « mal vieillir ». Il aspirait seulement à ne plus avoir en permanence un code civil sous le nez, à changer d'activité et de rythme, à ne plus planifier serré, à choisir librement ses occupations et surtout ses loisirs. Indépendant mais toujours présent et témoin de son temps. Rapidement il acheta un magnétoscope et un ordinateur sur lequel il tapote quotidiennement comme un « J3 ». Maintenant avec des amis retraités de son espèce il fréquente des musées devant lesquels il était toujours passer sans les voir, assiste à des conférences, à tous les matches à domicile du T.F.C. son équipe de foot fétiche depuis son adolescence, chemine sur les links avec les mêmes habitués parmi lesquels quelques vieux éclopés – derrière leur chariot électrique regorgeant de clubs dernier cri – surmontent leurs rhumatismes ou défient un double pontage, voire une prothèse de hanche.

A la veillée, il fait ses comptes, lit ou écrit.

Surtout de temps à autre, André-Léopold de LABASOCHE voyage. Et ce n'est pas sa plus mince satisfaction dans son existence de retraité. En bonne règle le rond de cuir dans son bureau aspire à bourlinguer comme le V.R.P. dans sa voiture rêve de pantoufles au coin du feu. D'ailleurs dans son entendement l'expression « préparer sa retraite » était avant tout une invite à courir le monde par besoin d'antidote d'une sédentarité devenue chronique... presque une sorte de décrassage de fin de chantier.

Cette apparente logique l'engagea d'autant mieux que la retraite lui échût à point nommé à notre époque où le tourisme international se positionne comme une industrie de pointe avec des structures bien huilées. Elles fonctionnent avec une précision de montre suisse par leurs « tours opérateurs » qui fabriquent les voyages, leurs agences qui les vendent, les récepteurs, hôteliers, autocaristes et prestataires divers qui hébergent, encadrent ou dirigent. Tous

dans une âpre concurrence gèrent les flux de touristes que les jets gros porteurs capables de joindre en quelques heures n'importe quelle partie du globe déversent en foule dans les pays d'accueil. Partout où il y a du beau ou de l'insolite, de l'art, des vestiges ou de l'Histoire, une quelconque curiosité il y a de la badauderie organisée. Des badauds fureteurs de toutes origines sous la conduite d'un guide spécialisé parfois porteur d'un fanion de ralliement se suivent et circulent en bande ou par groupe, comme les pèlerins à LOURDES sous la conduite de leur curé de village. Ces retraités toujours en quête de quelque escapade, toujours prêts à trimbaler leurs valoches d'avion en car, de car en bateau – qu'on les brocarde ou qu'on les envie – constituent à longueur d'année la clientèle régulière des agences de voyages et des compagnies de charters. Tous les sexagénaires et septuagénaires que les rhumatismes guettent savent aujourd'hui que pour eux la façon la plus sûre de ne pas « voyager idiot » est de se déplacer en groupe. Naturellement André-Léopold par ailleurs voué à la solitude est entré dans cette mouvance. Dieu soit loué il a eu la chance et l'insigne faveur d'être admis dans une bonne troupe de retraités bourlingueurs solidement structurée, un modèle de communication de bonne humeur et d'amitié entretenue dans la répétition et le souvenir des randonnées.

A présent André Léopold de LABASOCHE a tout à fait changé de peau et s'y trouve bien.

Peut-être amis lecteurs pensez-vous que ce récit est entièrement autobiographique ? Pourquoi le démentirais-je ? Je jette le masque. En effet c'est bien moi, tout à fait moi, l'auteur de cet ouvrage. Mon vrai nom, André COUGET (alias André Léopold de la BASOCHE) est bien celui qui figure sur la couverture de l'ouvrage en toute conformité avec les registres de l'Etat civil. Je le jure.

Dans cet avant propos je me suis amusé à présenter la condition et le comportement d'une espèce particulière de retraités très répandue de nos jours : les retraités bourlingueurs. Ils sont nombreux ceux qui comme moi ont éprouvé ou éprouvent le goût du voyage. C'est pourquoi j'ai plaisir à extraire du fin fond de mes archives trois récits de mes randonnées que je livre comme « histoires au coin du feu » à ces rêveurs toujours prêts à se délecter du souvenir de leurs pérégrinations et bien entendu aussi à chacun de tous ceux en général qui voudront bien me faire l'honneur de me lire. En toute amitié.

I

QUARANTE PÉKINS EN CHINE

10-23 MARS 1995

10 MARS 1995 : SERVICE DE NUIT ENTRE ROISSY ET PEKIN

Près de dix heures d'avion sur un siège de Boeing pour un ex-tabellion qui a passé plus de trente ans sur un fauteuil d'Etude, voilà en soi un singulier contraste, surtout pour un vieux toulousain qui entre la cité des Violettes et Paris a toujours préféré jadis le « Capitole » à la « Caravelle ».

Il y a de la volonté et du mérite pour qui n'aimant pas l'avion se met en tête de suivre une groupe d'amis jusqu'au bout du monde pour le plaisir du voyage. Sans être aussi récalcitrant que le dénommé BERGKAMP, joueur de foot réputé du club d'Arsenal qui voyage par rail ou par route, voire en bateau pendant que ses camarades se déplacent par la voie des airs, j'avoue que je pénètre chaque fois dans une carlingue avec une incommodante appréhension viscérale. Ce fut le cas ce 10 mars 1995. L'avion sans lequel rien n'est possible, n'importe quel avion, fut-il encore plus sophistiqué que ce Boeing appelé à relier Paris à Pékin d'un coup d'aile au-delà des grandes plaines, de la steppe et de la toundra et des grandes étendues sibériennes verglacées me barbouillait l'estomac et l'esprit. En bout de piste ficelé sur mon siège, plus engoncé qu'assis, je faisais des vœux pour que le commandant de bord sur le sien fasse son check-list consciencieusement et sans erreur. Bien que dans ce moment je ne fusse pas d'humeur à flirter avec l'intrépidité tout me parut bon pour me requinquer, de l'angoisse à la raison, de la bravade à l'extravagance jusqu'à faire poindre à la rescousse dans mon for intérieur l'image des héros du ciel, LINDBERGH, coincé entre deux réservoirs d'essence de son incroyable coucou transformé en tanker volant ou encore les aventu-

riers de l'Aéropostale poussés par l'inflexible Didier DAURAT dans le franchissement hasardeux des déserts et des océans. C'était fou-fou.

Ce n'est que lorsque l'appareil atteignit son altitude de croisière que ma fièvre baissa. Mes voisins avaient déployé le journal du jour aussi paisiblement que dans un wagon de métro, les hôtesses de l'air poussaient entre les rangées leur chariot de rafraîchissements. Cette quiétude me rassurait. J'allais mieux.

Alors dans ce Boeing 747 d'Air China qui décolla de Roissy à 19 heures, dans cet immense vaisseau aérien qui emportait dans ses flancs 340 passagers serrés comme des anchois en boîte je glissai doucement dans l'étrange léthargie d'un interminable vol de nuit. Collé au hublot je sentais cet avion véritable trait d'union mobile entre deux continents glisser en tapinois dans le bleu foncé des ténèbres juste zébrées par l'éclair spasmodique du phare en bout d'aile. Une sorte d'errance au-dessus du néant vers un angoissant au-delà. Je baignai dans le surnaturel. Dieu ! comme il y a du mystère à survoler de nuit l'immense Russie. Au sol par instant de lointaines lumières d'une agglomération perdue semblaient joncher le sol comme des brillants sur un présentoir de velours moiré. Jusqu'au moment où tout à coup cette nuit bleuâtre fut estampillée de deux énormes pastilles. D'un côté celle de la pleine lune de l'autre celle ocre, un peu pâle, du soleil, d'abord émergeant, puis grandissant au petit matin pour prendre possession de l'espace et étendre tout à coup ses rayons pourpre-cardinal le long de la ligne d'horizon. C'était un tapis de feu déployé devant un désert sibérien de glace.

Plus le jour se levait, plus l'avion approchant de sa destination perdait de la hauteur pour offrir à bonne altitude aux passagers réveillés un panorama lumineux de la Mongolie enneigée, ses pics, ses vallées, ses thalwegs verglacés à l'infini sans autre trace de vie de ci de là qu'un cheminement de traîneau. Lentement la neige fit place à la

tundra, à d'immenses étendues de terre noirâtre. J'étais loin du Comminges de mes aïeux !

Enfin Pékin apparut avec ses premières constructions suburbaines, bâtiments d'usine, dépôts et habitations disparates baignant dans la grisaille.

Du rêve je redescendais vers la réalité. Une réalité nouvelle.

11 MARS : SOUS LE CIEL DE PÉKIN RALLIEZ-VOUS À MON PAVILLON JAUNE

Ce qui surprend à la sortie de l'aéroport de WASHINGTON, c'est l'immensité. Ce qui frappe à la sortie de celui de Pékin c'est le grouillement qui s'offre d'emblée aux yeux ébahis de l'Européen qui débarque et se noie d'entrée dans la multitude d'individus tous semblables, presque indifférenciés par le faciès, la silhouette, l'accoutrement, foisonnant comme un pullulement d'insectes. La foule chinoise, ça saute de suite aux yeux, est plus anonyme, plus grégaire dans sa compacité que nulle part ailleurs. Il suffit de descendre de l'avion pour s'en convaincre.

Ça déconcerte tant qu'instinctivement nous nous sommes tous regroupés dare-dare, bagages au pied en proie au regard curieux des autochtones.

- Un seul bloc.
- Quarante pékins en Chine.

Heureusement avec nous il y avait MALU (prononcez MALOU, c'est suave MALOU) notre gracieuse accompagnatrice chinoise depuis Paris. Je trouvai plutôt rassurant d'attendre avec elle. On observait les mirettes bien en place cette foule ondoyante. Puis tout à coup chacun aperçut un petit fanion jaune qui flottait au-dessus des têtes, ballotté de droite à gauche, bondissant, tressautant comme le bouchon du « pescayre » de Pinsaguel sur l'onde vive de la Garonne. Soudain le petit fanion jaune fonça droit vers nous. Que nous dévoila-t-il ? Qui était dessous le brandissant le bras tendu ?

Un jeune et petit Pékinois en pull over et blue jean enserrant ses chevilles, le teint mât, les cheveux d'ébène, les yeux pétillants, un petit je ne sais quoi dans l'expression

lui conférant un faux air d'intellectuel marxiste et avec ça un maxillaire supérieur au prognathisme légèrement accusé l'autorisait dans un sourire facile à exhiber un beau râtelier de dents blanches, bien alignées comme des touches de piano.

Il s'agissait bien sûr de notre guide. Il se présenta à nous spontanément :

— Vous êtes bien le groupe français « Trans-Océan » ?

— Un oui franc et massif lui ôta le moindre doute.

— Alors suivez-moi.

Et aussi sec après un demi tour quasi militaire, il replongea et disparut dans la foule d'où il était sorti. Il ne restait plus que son petit fanion jaune qui courait à nouveau au-dessus de la cohue populacière. Il était notre seul repère. On le suivit dans tous ses méandres et finalement il nous conduisit jusqu'à notre autocar.

Ouf ! Nous venions d'endurer notre premier bain de foule chinoise, pas fâchés du tout d'être pris en compte, assistés et encadrés pour un fabuleux périple qui débuta à cet endroit.

Nous étions donc à Pékin bien calés jalousement dans notre car. C'était le moment des habituelles présentations. Alors MALOU nous présenta notre guide, le petit chinois au pavillon jaune répondant au prénom français de PAUL, un pur produit de l'Université de Pékin, connaissant bien notre langue, chargé d'assurer la visite de la ville et ses environs et de nous mener jusqu'à CANTON.